

En bref. Arts de la scène, théâtre ou chanson?

Rémy Girard enchansonne *Claude Gauvreau*. Idée originale : Rémy Girard; textes : Claude Gauvreau; musique originale : Jean Fernand Girard; mise en scène : Normand Chouinard. Une production Les Quêteux Lunaires, en collaboration avec l'Usine C, à l'Usine C, du 15 au 27 avril 2008

Ginette Michaud

Numéro 221, juillet-août 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (2008). En bref. Arts de la scène, théâtre ou chanson? / *Rémy Girard* enchansonne *Claude Gauvreau*. Idée originale : Rémy Girard; textes : Claude Gauvreau; musique originale : Jean Fernand Girard; mise en scène : Normand Chouinard. Une production Les Quêteux Lunaires, en collaboration avec l'Usine C, à l'Usine C, du 15 au 27 avril 2008. *Spirale*, (221), 6-6.



EN BREF

Arts de la scène, théâtre ou chanson ?

RÉMY GIRARD ENCHANSONNE CLAUDE GAUVREAU

Idee originale : Rémy Girard ; textes : Claude Gauvreau ; musique originale : Jean Fernand Girard ; mise en scène : Normand Chouinard. Une production Les Quêteux Lunaires, en collaboration avec l'Usine C, à l'Usine C, du 15 au 27 avril 2008.

par GINETTE MICHAUD

Pour le reste, sur un fond exudant l'islamophobie ordinaire (policiers haineux portant le keffieh, femme sans voile menacée d'être battue à mort par une foule fanatisée), le scénario raconte comment un « prescient » (Zack) combattant le « crime par la pensée » doit en venir à prendre la fuite au moment où il s'aperçoit que ses patrons ont décidé de l'éliminer. C'est que Zack perd progressivement ses pouvoirs et que, dans un monde au service de Dieu où personne ne peut être au chômage, les ex-voyants ne sont pas d'une grande utilité... Entre deux sprints pour échapper aux sbires gouvernementaux qui ont juré sa perte, l'ancien flic de l'esprit fait la connaissance de la libidineuse Mily, elle aussi en pleine cavalcade puisqu'elle doit fuir son légitime époux, Tom, qui est l'architecte officiel du régime. On reconnaît qu'il y avait pour elle de quoi prendre ses jambes à son cou : après s'être elle-même livrée sans grand remords à une séance de débauche torride dans un décor de maison close orientalisante, la sulfureuse jeune femme avait osé dire que son mari ne lui était peut-être pas fidèle. Or, en contexte islamo-totalitaire futuriste, un crime de rouspétance féminine aussi blessant pour la dignité mâle est martialement puni d'une défiguration au vitriol. Après avoir échappé au châtement en lançant le contenu d'une bouilloire fumante à la tête de son atrabilaire conjoint, Mily trouve refuge, par un concours de circonstances pour le moins rocambolesques, chez la tenancière du bordel de luxe où elle avait pris ses aises quelques cases plus tôt, là même où Zack, guidé par ses dernières bribes de prescience, s'était déjà rendu, au terme d'une enfilade de cascades. Afin d'échapper à leurs poursuivants communs, les deux héros s'aventurent enfin dans la « zone interdite » (on saluera ici la grande originalité du scénariste) où ils découvrent, à leur plus grand ébahissement, les ruines d'un mégacomplexe immobilier qui, ô paradoxe uchronique !, était encore la veille à l'état de projet, une simple maquette sur la table de Tom. La suite au prochain épisode (*New Harlem*, tome 1, mars 2008). Le lecteur, un peu essoufflé, referme l'album en se disant qu'il aurait mieux valu relire Orwell, Dick ou Borges.

Ceci dit, il faut se souvenir qu'avec la chute du mur de Berlin et la très éphémère « fin de l'histoire » qui lui succéda, les spécialistes avaient noté une déshérence de la science-fiction au cinéma et en littérature. Si le genre avait continué à se porter relativement bien en bande dessinée, le neuvième art n'était pas pour autant parvenu à renouveler réellement les principales manières de penser et d'imaginer les lendemains potentiels de la planète. Tout se passait en ces années comme si une partie de l'imaginaire social avait été amputée, comme s'il n'y avait plus moyen de parler du monde contemporain en le projetant dans un avenir autre. Corbeyran et Chabbert ne sont certes pas des anticipateurs de haut vol, mais leur tentative maladroite de mettre en scène une possible conversion de l'Occident à l'intégrisme taliban montre que les violences du vingt et unième siècle naissant auront eu cet effet inattendu : faire en sorte que les incertitudes et les angoisses à propos de ce qui nous attend tous redeviennent un moteur de la création. Il ne reste plus qu'à espérer, pour un avenir pas trop lointain, quelques œuvres en valant la peine. ●

« Il faut poser des actes d'une si complète audace, que même ceux qui les réprimeront devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous » : c'est sur cette citation de Claude Gauvreau — en fait, il s'agit de l'avant-dernière réplique dite par Mycroft Mixeudeim agonisant dans *La Charge de l'original épormyable* (« les yeux hagards ; comme si quelqu'un d'autre parlait en lui », précise de manière intéressante la didascalie, comme si l'injonction de liberté venait toujours de l'autre, de l'autre en nous) — que s'ouvre le spectacle conçu par Rémy Girard et son frère musicien Jean Fernand Girard, et en effet, de l'audace, il en fallait une bonne dose de démesure pour désirer ainsi chanter Gauvreau, qui demeure l'un des irréductibles de la littérature québécoise. Si ce spectacle s'inscrit dans le sillage de quelques autres qui l'ont précédé ces dernières années — Nelligan, Miron surtout ont eu droit à cette forme de consécration ultime (parce que populaire), passage de la page à la voix qui n'est jamais gagné, la chanson restant précisément périlleuse en raison de sa trop grande proximité à la poésie, qui est déjà toute attention à la musique des mots —, le coefficient de difficulté était dans ce cas plus élevé encore en raison de la langue exploratoire de Gauvreau même, langue radicale, « abstraite » comme un tableau (c'est-à-dire plus concrète, matérielle et charnelle (oui, charnelle !) dans son traitement du matériau phonique), mais aussi âpre et claquante, défilant toute appropriation facile (essayez seulement de vous mettre en bouche un poème de Claude Gauvreau et de le lire à haute voix sans trébucher ni vous emmêler dans les phonèmes, vous verrez ce que je veux dire !).

Sans prétention, avec fougue et bonhomie (un curieux mélange déjà !), le spectacle de Rémy Girard se veut une plongée dans le monde poétique de Gauvreau, et les seize chansons qu'il crée ici à partir de ses textes donne une bonne idée de la variété des tons du poète (« tons » est en effet le terme qui s'impose, car le poème est chez Gauvreau aussi plastique, pictural que vocal). Dans une mise en scène minimale (une malle beckettienne d'où sortirent les textes ou les rares accessoires, chapeau melon (ô Godot !) ou mannequin pour « étude » de peintre) qui tire astucieusement profit d'un écran en forme de lune-tondo sur lequel est projetée une vidéo composée des œuvres de Pierre Gauvreau et Janine Carreau, Riopelle, Borduas, Magritte, Dalí... et des archives dénonçant la collusion du clergé et de Duplessis (non sans une insistance un peu lourde et didactique), le choix de Rémy Girard mêle librement les genres et les manières, montant des pièces aux rythmes et aux couleurs très différentes : extraits de pièces de théâtre (*La Charge de l'original épor-*

myable et *La Jeune Fille et la lune*), d'émissions radiophoniques (*Une journée d'Erik Satie*), fragments de lettres à Jean-Isidore Cleuffeu (alias Jean-Claude Dussault) et Paul-Émile Borduas, poèmes lettristes et autres objets sonores non identifiables... La poésie de Gauvreau se fait tour à tour provocatrice, drôle, dérangeante, chatoyante ou, au contraire, menacée par le bégaiement et l'aphasie, à la fois familière, toute proche, accessible, et pourtant inquiétante, étrange et étrangère, insaisissable, déconcertante. Dans une formule qui emprunte au cabaret de l'absurde où la seule cohérence est celle qu'assure le rapport au(x) sens très singulier de Gauvreau, et pour s'ajuster donc à la forme hétérogène de chacun de ces textes, Jean Fernand Girard a puisé dans tous les styles musicaux, samba pour *Sous nar*, rap pour *Ange métorfoze sur les dalles*, ballade pour *Primemaya*, et aussi du rock, du reggae, du swing, du jazz. C'est léger et frais, peut-être un peu trop pour Gauvreau, mais je ne vais pas bouder mon plaisir. « Poursuivre dans la joie... », disait bien le manifeste, ce bout de phrase a toujours tendance à demeurer occulté dans les gloses, je ne sais trop pourquoi...

« Un baiser m'a mis/Coccinelles aux amples arondelles/Ne touchez pas aux yeux/qui montent sur la pente/Le regret est amer/La flotte est hivernale/Ceil/Printemps/Louis dort/ou mange la casquette/Nous nous tenons par la main/dans le bassin des pois/Ivre/Sois moi/Une gentille femme/nage sur la nacelle/C'est le printemps des dents/C'est l'ivresse mortelle/C'est l'absurde satine/c'est moi/c'est toi/c'est Léon/Meurs pour deux/et ils danseront pour trois. » Qui n'aura compris, mais vraiment tout compris, de la tendresse, de l'humour, de l'envol léger des signes en écoutant ce poème intitulé *Flortandre* ce soir d'avril, arrivée subite et intempestive du « printemps des dents », nuit de quasi pleine lune qui avait tout pour nous enchanter ? Il était beau, le jeune homme à la moustache et aux yeux si vivants qui nous regardait et nous souriait, par-delà son écran lunaire. Et nous, nous étions heureux héritiers ce soir-là d'une invention, d'une originalité, d'une jeunesse qui sera toujours celle des automatistes pour nous, et de leur « sauvagement besoin de libération ». Comme le disait Rimbaud, frère d'armes dans l'absolu de la création, « Point de cantiques : tenir le pas gagné » (Adieu). La liberté se gagne dans la solitude la plus absolue, mais ensuite « le précieux trésor qui nous échoit » (expression de Borduas citée par Janine Carreau et Pierre Gauvreau) est l'affaire de tous. ●